

Avant-propos

L'espace de deux générations, j'ai parcouru à cheval les pistes de la Sierra Madre mexicaine en compagnie de mon compère Rafael Russo, avec qui je faisais le commerce du bétail. Son hacienda nous servait de quartier général et nous nous procurions des bêtes auprès de ses voisins, sur la commune de Chinipas, dans l'État de Chihuahua. Les *vaqueros* de Russo vivaient dans ses ranchs, avec femme et enfants, et travaillaient *al partido*, c'est-à-dire en échange de gages et d'une part des fromages, haricots, maïs et autre cuir de vache produits par leurs soins. En pleine période d'activité, Russo et moi vivions avec eux. Chaque soir, je m'appliquais à noter les histoires du jour dans de petits carnets qui tenaient dans la poche.

Avec le temps, je me suis familiarisé avec ces saisonniers dont les familles s'agrandissaient à mesure qu'arrivaient enfants et petits-enfants. Mon premier livre, *Jim Kane*, a vu le jour au terme de quatre années de prises de notes assidues, et c'est douze ans plus tard que j'ai entamé l'écriture de cette *Piste du jaguar*. Martinillo, le chasseur que je décris dans ces pages, était un *vaquero* d'une cinquantaine d'années quand je l'ai rencontré, et nous sommes vite devenus bons amis. Ses mésaventures avec un jaguar devenu furieux, telles que lui et ses compagnons me les ont racontées, auront servi de base à ce récit. Si cette histoire est véridique, je ne me trouvais pas avec ses différents protagonistes au moment où elle se déroulait, de sorte

qu'il m'a fallu nourrir mon récit en allant puiser dans mes petits carnets.

J'ai entamé l'écriture de ce livre au cours de l'été 1971, dans la maison de Kier Byerley qui donne sur la plage de la mer de Cortez, à Camauiroa, dans la partie méridionale de l'État de Sonora. Kier a servi de modèle au personnage de Milligan. À peine entamée la rédaction du livre, je me suis lancé corps et âme dans ce projet, au grand émoi de ma famille et de mes amis qui me croyaient perdu. L'automne venu, j'ai dû m'arrêter d'écrire pour convoier du bétail aux États-Unis, et je n'ai repris la plume qu'à mon retour chez moi, en Arizona, une fois les bêtes arrivées à bon port.

Ce roman était devenu une véritable obsession, j'y ai consacré une énergie physique et mentale considérable. J'ai commencé par rédiger un premier jet à la main avant de peaufiner le texte sur une machine à écrire portative. Le matin, j'avais pris l'habitude de couper du bois que je rapportais sur mon dos, ou à l'aide d'un chariot; mais incapable de m'éloigner de mon texte plus de deux heures d'affilée, il m'a fallu très vite renoncer à cet exercice afin de me consacrer entièrement à l'écriture. Je ne m'arrêtais que pour manger et dormir. Quel que soit mon état de fatigue lorsque je me couchais, le besoin de poursuivre le récit me réveillait systématiquement à 2 heures du matin. J'étais comme ces vieux chevaux qui se tuent à la tâche.

J'ai toujours considéré l'écriture comme ma contribution à un édifice qui me dépasse. C'est un travail trop pénible pour qu'on puisse le garder pour soi. Se contenter d'écrire serait d'ailleurs ridicule. Je préfère mon métier de cow-boy. Je trouve l'écriture trop envahissante, elle prend trop de temps et rapporte trop peu d'argent.

Le boulot de cow-boy ne paie pas autant qu'il le devrait, mais il est tout de même plus rémunérateur que l'écriture. Au moins est-ce un travail sain et amusant, la plupart du temps.

Le récit que je fais ici est une histoire vécue, mais il a été passé à la moulinette d'années de réflexions. Pour

mériter d'être racontée, l'idée initiale doit se transformer en une histoire qui demande à sortir. Il m'aura fallu douze ans de cogitations avant de pondre les premières lignes de *La Piste*, mais ma plume ne s'est arrêtée que lorsque le livre a été terminé. Chez moi, en Arizona, Thanksgiving et Noël 1971 sont passés sans même que je m'en aperçoive. Si j'ai mangé et dormi, je n'en ai pas conservé le souvenir.

À l'aube du jour de l'an 1972, et pour la première fois depuis mon retour, j'ai trouvé que ma femme et mes enfants étaient trop bruyants. J'avais pourtant appris à écrire dans les locaux du *Herald-Post*, un quotidien d'El Paso. Un journaliste est censé pondre ses mille mots par jour, quelles que soient les circonstances. S'il lui fallait compter sur l'inspiration pour travailler, s'il devait attendre que la salle de rédaction se vide ou que tout le monde se taise autour de lui pour écrire ses articles, il ne ferait pas long feu dans le métier.

Et pourtant, ce matin du nouvel an, la rumeur familiale m'a brusquement mis hors de moi. Le temps d'agresser femme et enfants, je me suis précipité dans mon petit avion et j'ai rallié Navojoa, dans le Sonora. Une fois renvoyé l'avion, histoire de couper définitivement les ponts, j'ai poursuivi en voiture jusqu'à San Bernardo, au pied de la Sierra Madre, avant d'entamer une randonnée de dix-sept heures à cheval, jusqu'au Rancho Quemado de Kier Byerley, perché sur la crête qui sépare le Sonora du Chihuahua. Lico et sa femme, les gardiens de la maison de Kier, se sont occupés de moi pendant que je suis sang et eau sur mon manuscrit, de jour comme de nuit. Un mois plus tard, j'avais achevé une première mouture que j'ai emportée avec moi dans un cartable noir à Navojoa. Là, j'ai pris le temps d'appeler les miens pour les rassurer avant d'aller célébrer l'événement. Ma femme a alors contacté Charley Jones, un marchand de bétail qui avait besoin de moi pour conduire un troupeau à Douglas, en Arizona. Il m'a rejoint en avion à Navojoa et nous avons fait la noce ensemble pendant plusieurs jours.

Je n'ai jamais quitté mon cartable un seul instant, même lorsqu'une demi-douzaine de copains se sont joints à nous pour faire la tournée de tous les troquets de Douglas et d'Agua Prieta. J'étais si content de mon bouquin qu'il m'arrivait de sortir le manuscrit pour en lire des passages. N'importe lesquels.

Charley est resté deux ou trois jours avant de repartir en avion s'occuper de nos bêtes. Dix jours plus tard, je me suis réveillé un matin dans ma chambre de l'hôtel Gadsden ; au moment de consulter mon manuscrit, je me suis aperçu que je ne l'avais plus. J'ai continué à m'amuser, sans m'en soucier outre mesure. Quand Charley est revenu, je lui ai annoncé que j'avais perdu mon bouquin. Contrairement à moi, il n'a pas pris la nouvelle à la légère, pour avoir pris le temps de lire mon texte entre deux virées la fois précédente. Mon manuscrit l'avait emballé, le seul moyen de le pousser à sortir quand il le lisait était de le lui ôter des mains, de le remettre dans le cartable et de l'entraîner dans le saloon le plus proche.

— Il faut absolument qu'on le retrouve, Joe, m'a dit Charley. Quand as-tu ouvert ton cartable pour la dernière fois ?

— Figure-toi que j'allais justement te poser la question, Charley.

— Tu l'avais encore quand je suis parti.

— Alors ça limite les recherches. Quand es-tu parti ?

— Il y a dix jours.

— Dans ce cas, rien de plus simple. Il suffit de savoir où je suis allé depuis dix jours, on n'a qu'à interroger tout le monde en ville.

— Je vais demander à ceux avec qui on s'est amusés de le chercher. Mais que décide-t-on si on n'arrive pas à remettre la main dessus ?

— Que veux-tu que je te dise ? J'en écrirai un autre.

Charley m'a laissé au B&P Palace Bar. Il est allé chercher Bill Brown, John Maher, Harry McRory, Betty Hunt et Arnoldo, le barman du Gadsden, et tous se sont mis en

quête de mon bouquin. Pas moi. J'étais bien trop occupé à m'amuser pour m'inquiéter du sort de mon histoire perdue. Je ne célébrais d'ailleurs pas l'écriture de ce bouquin; je buvais en l'honneur des miens qui se morfondaient chez moi en attendant que je reprenne mon métier de cow-boy. Je ne croyais pas réellement à la possibilité de vendre mon texte à un éditeur. Si le manuscrit était perdu, je n'aurais qu'à en rédiger un autre, tout aussi bien, dès que je me sentirais prêt à en courir le risque. Pourquoi renoncer au confort du tabouret en cuir d'un bon vieux saloon pour me ronger les sangs inutilement?

Charley et mes copains ont cherché le cartable dans tous les bars et autres restaurants de la ville, interrogé tous les serveurs, barmen, serveuses et musiciens dont j'avais croisé la route (et même les autres), sans succès.

Ce soir-là, la bande est venue me retrouver au B&P. Charley s'agitait comme un cheval malade et je lui ai conseillé de ne pas s'inquiéter. Ce n'était pas quelques phrases écrites de ma main qui allaient me transformer en mascotte du régiment. C'est vrai, j'avais mis beaucoup de moi dans l'écriture de *La Piste*, mais je ne voulais pas que la perte de mon manuscrit se transforme en affaire d'État. Charley a ri quand je lui ai dit ça, mais il ne s'est pas assis avec nous pour autant.

Il y avait une salle de billard au fond du B&P. Charley m'a demandé si j'avais joué au billard cette semaine-là, mais je ne m'en souvenais plus. Piaffant plus que jamais d'impatience, il s'est dirigé vers la salle.

Il est revenu quelques minutes plus tard, s'est posté derrière moi, a passé le cartable au-dessus de ma tête et l'a déposé à deux mains sur le comptoir, puis il s'est installé avec nous pour célébrer sa victoire, comme s'il avait sauvé de l'oubli un chef-d'œuvre éternel.

Beaucoup d'amateurs de littérature aiment ce bouquin. Il est notamment très lu à l'université. On lui trouve toutes sortes de vertus symboliques que l'on attribue à l'auteur. Maintenant que tout le monde sait comment ce roman

a vu le jour avant d'être abandonné comme un nouveau-né dans une poubelle de saloon, peut-être acceptera-t-on, une bonne fois pour toutes, de le voir tel qu'il est, à savoir un récit entremêlé de beaucoup d'autres traitant tous de la rudesse de l'existence.

Je suis convaincu que la nature guide toutes les espèces, quelles qu'elles soient. Le jaguar tue et dévore à sa façon, comme l'homme, individuellement ou collectivement, avec noblesse ou de façon sordide. On juge les espèces à leur comportement, l'attitude de chacun est à l'aune de ce dont il est capable. Ce récit est venu naturellement au cowboy qui l'a écrit, tout comme il est venu naturellement aux hommes et aux animaux qui l'ont vécu. Comme on le dit volontiers dans le milieu des cow-boys : « C'est tout ce qui compte. »

J.P.S. Brown

1

Le canard plongea sous l'eau en voyant le faucon fondre sur lui. Il était fatigué. L'eau était trop claire pour qu'il puisse échapper au regard du rapace. Celui-ci, confiant, tournoya dans le ciel en le suivant des yeux.

Un jaguar de taille adulte s'immobilisa au bord de la mare afin d'observer leur manège d'un œil ardent, parfaitement immobile, évaluant ses chances. Le faucon fondit à nouveau sur le canard, fit fugitivement bruissier l'eau de ses serres et battit des ailes afin de reprendre son envol. Il reprit de l'altitude, plana dans le ciel et attendit.

Le jaguar traversa le bassin afin de se rafraîchir les pattes, lapant l'eau tout en avançant. Il suivait nonchalamment les traces de trois jeunes cerfs venus s'abreuver le matin même. Il bondit, histoire de s'échauffer les muscles et de mieux affirmer sa puissance. Quelques instants plus tard, il se lançait à la poursuite des cerfs avec une efficacité redoutable, prenant garde de ne jamais brouiller leur piste et leur odeur. Il courait silencieusement, à l'affût du moindre bruit. Il ralentit en entendant les cerfs. Ils étaient tout près. Il savait à quelle distance ils se trouvaient, ses proies ne pouvaient plus lui échapper. Il avait veillé à ce qu'elles puissent sentir son odeur, sachant que leur peur était sa meilleure alliée.

Il était certain de tuer au moins l'un des trois. Il n'avait pas opté pour une chasse lente et méthodique, préférant une mort rapide, indispensable à sa propre survie. La

capacité des cerfs à s'échapper ne le concernait même pas. Il contourna ses proies et bondit sur un rocher d'où il pouvait surveiller la piste qu'elles avaient empruntée. Deux des cerfs levèrent la tête et l'aperçurent. Immédiatement conscients du danger, ils s'égaillèrent dans des directions opposées. Le troisième animal, une jeune biche, avait compté sur la protection de ses aînés. En les voyant s'enfuir, elle leva la tête afin de comprendre ce qui les avait effrayés. Elle eut tout juste le temps d'entrevoir celui qui allait lui ôter la vie. Le félin s'abattit de tout son poids sur les épaules de la biche dont les membres ployèrent sous le choc. Il la saisit entre ses pattes et l'immobilisa, puis il se figea, releva la tête et jeta un regard circulaire. Un ronronnement de plaisir, presque affectueux, s'éleva de sa gorge. La biche tenta vainement de se relever en battant des pattes antérieures. Le jaguar la cloua au sol impitoyablement en lui léchant le cou et les oreilles, puis les yeux. L'odeur du fauve réveilla les derniers instincts de survie de la biche. Le félin emprisonna sa gorge entre ses mâchoires et la déchira d'un mouvement de tête. Tandis que la vie de sa victime s'échappait, il s'abreuva à la fontaine de son sang et attendit que le dernier soubresaut de vie se soit éteint pour lui lécher à nouveau consciencieusement le cou et les oreilles, le museau et les yeux. Les mâchoires serrées, il l'entraîna par le cou à l'abri d'un rocher d'où il pouvait surveiller les alentours. Là, il entama son festin.

Un homme avait assisté au drame qui s'était joué entre le faucon, le canard et le jaguar. Il avait vu la jungle vibrer au rythme du jaguar. En voyant se dessiner la forme de l'animal, toute la richesse de la forêt lui était apparue. L'homme était assis tout en haut d'un escarpement rocheux de la partie occidentale de la Sierra Madre mexicaine, à l'ombre d'un *aliso*. Il avait attendu que l'ombre de l'après-midi recouvre le pan de roche avant de descendre et de s'emparer d'un *enjambre*, une ruche sauvage accrochée à la paroi. C'était le printemps et les ruches débordaient de miel, en dépit de la sécheresse qui enveloppait

la Sierra. L'homme ne vit pas le jaguar attraper la biche. Il ne vit pas le faucon s'envoler en renonçant au canard. Leur manège ne l'émouvait guère, tant il se sentait proche de tous les êtres vivants de la Sierra.

L'homme était grand, maigre et musclé. Il portait en guise de chaussures des semelles de caoutchouc, attachées à l'aide de lanières de cuir qui lui avaient coûté davantage qu'il ne pouvait se le permettre. Il ne portait jamais d'autre protection que ces *huaraches* qui lui permettaient de se déplacer. L'homme, Adán Martinillo, n'était connu de personne ou presque, mais cet anonymat lui était égal. Martinillo passait son temps à observer, dans l'attente des nuages lourds et sombres qui finiraient par apporter la pluie, tôt ou tard, un jour, ou peut-être une nuit. Martinillo s'était lié d'amitié avec la foudre, les torrents et les crues. Il détestait la mort. Il aimait les animaux sauvages et le maïs qu'il plantait, détestait la faim, la cruauté, toute forme de saccage, la graisse, l'huile et le bois que l'on laissait perdre, mais aussi les femmes tapageuses et ceux qui leur faisaient la cour.

Il attendit que le soleil ait baissé à l'horizon, qu'il éclaire le haut de la montagne, pour allumer un feu à l'ombre de l'*aliso*. Il disposa les rameaux d'*aliso* autour du feu. L'écorce poudreuse et tendre s'enflamma en produisant une épaisse fumée blanche. Une fois les branchages transformés en braise, il les attacha à l'aide de sa *reata*, sa longe de cuir, et fit descendre le fagot le long de la paroi rocheuse jusqu'à l'*enjambre*. Accroupi au bord du précipice, il agita les rameaux fumants sous la ruche en souriant. La ruche devait bien contenir un kilo de miel. En voyant les abeilles noires sortir de la ruche, il recula afin de ne pas être repéré et attendit que les insectes se découragent et quittent leur abri, ivres de fumée, incapables de piquer. Il n'aimait pas les piqûres d'abeille, auxquelles il était très sensible. Certains habitants de la Sierra ne prenaient pas la peine d'enfumer les ruches, se contentant de les décrocher et de rentrer tranquillement chez eux

en savourant le miel, sans se soucier des abeilles qui les piquaient sauvagement.

Constatant que les insectes avaient définitivement fui la ruche, il remonta la *reata* avant d'éteindre les tisons d'*aliso*, puis il l'attacha autour d'un tronc d'arbre en veillant à placer une grosse branche d'*aliso* au bord du gouffre, afin d'éviter que la *reata* soit cisailée par la roche coupante. L'écorce de la bûche était aussi douce que du talc au toucher. Il enjamba la *reata*, la passa autour de sa poitrine, par-dessus son épaule, et se laissa glisser dans le vide en la tenant à deux mains après l'avoir calée sur la branche. Les quatre lanières de cuir tressées lui mordaient le cou. Il entama la descente lentement, péniblement, le long de la paroi à pic contre laquelle il s'appuyait avec les pieds, serré contre la *reata*. Une fois parvenu à bonne hauteur, il noua la longe et décrocha la ruche feutrée avec précaution, afin de ne pas l'abîmer. L'*enjambre* était plus gros qu'il ne l'avait cru du sommet de la falaise, quinze mètres plus haut. Le miel débordait presque de la ruche. Il la fit glisser dans un sac de toile qu'il accrocha à sa ceinture, puis il se balança jusqu'à toucher la paroi, à la recherche d'appuis pour la remontée. Grâce au rondin de bois, la *reata* ne risquait pas de se coincer dans la roche et l'homme reprit pied sur la falaise quelques minutes plus tard.

Il quitta l'ombre de l'*aliso* et repartit chez lui en se disant qu'il mettrait à profit cette fin d'après-midi pour travailler à la *trinchera*, le mur de pierre qu'il érigeait autour des prés ceignant sa maison. Il passerait la fin de l'après-midi en compagnie de sa femme. Il leva les yeux vers le ciel et secoua la tête. Il regardait les nuages qui s'accumulaient vers l'est lorsque le manège du faucon et du jaguar avait distrait son attention. Il avait espéré l'arrivée d'un orage, synonyme de pluie et de vie dans la Sierra Madre, mais les nuages, petits et pleins de coquetterie, étaient trop légers pour annoncer de l'eau.

Sa femme se trouvait à moins d'une heure de là. Comme les nuées, Lucrecia était d'une coquetterie orageuse.

À l'heure qu'il était, elle se tenait probablement près de la fenêtre de la cuisine, furieuse de ne pas le voir rentrer. Lucrecia lui avait déjà donné quatre enfants, ce qui lui octroyait le droit d'être de mauvaise humeur chaque fois qu'elle en avait envie. Elle refusait de dormir avec lui depuis un mois. Il rit intérieurement.

— Non! grognait-elle chaque fois qu'il l'approchait. Tu me répugnes!

Lucrecia avait conservé son âme de jeune fille. Et alors? Il se contentait de l'embrasser à travers la pièce en retroussant les lèvres, dans l'espoir de titiller le seul nerf qu'il pouvait encore toucher chez elle. Quand elle ne se sentait pas observée, ces mêmes yeux noirs aux sourcils sombres qui brillaient de colère le regardaient avec une lueur d'amour ou de gaieté. Lucrecia n'était pas toujours en colère, seulement lorsqu'il tentait de l'approcher.

Elle avait une chevelure d'un noir brillant qui respirait la santé. Elle était jeune et fraîche, et il la trouvait belle, qu'elle le regarde méchamment ou non. Sous ses cheveux de jais, elle portait des boucles d'oreilles en or qui scintillaient sur son teint de rose. Il suffisait qu'Adán la taquine pour qu'elle se cabre. Une âme de jeune fille. Elle n'avait jamais aucun mal à s'endormir, même lorsque Adán peinait à trouver le sommeil. Elle dormait d'un sommeil paisible, comme une enfant, Dieu merci. Une enfant d'une vingtaine d'années, plusieurs fois mère de famille, qui n'avait pas encore appris à aimer cet homme de quarante ans. Il lui arrivait encore de se vernir les ongles. Pourquoi s'être apprêtée, si elle lui en voulait tant?

Les orteils bruns d'Adán soulevaient la poussière du chemin qui le ramenait chez lui. Il avançait d'un pas sûr, sans regarder ses pieds. Il aurait été capable d'éviter épineux et cailloux même s'il avait fait nuit. La Sierra était sa patrie, il en connaissait tous les arbres et toutes les pierres. En bifurquant sur le chemin qui surplombait le canyon d'Arroyo Hondo, il tomba sur son ami Manuel Espinoza. Manuelito était assis au bord du sentier, la longe de son

âne à la main. L'âne était vieux, ses oreilles cassées et tordues à force d'être mâchonnées par les autres *burros*, jusqu'à lui servir d'ocillères.

Manuelito Espinoza était ce que l'on appelle un *anciano*, un ancien. Lui-même ne savait pas quel âge il avait, sa naissance n'ayant jamais été consignée dans un registre officiel. On l'appelait l'*ancianito*, le petit ancien. Cet homme fluët était l'héritier direct de ceux qui avaient longtemps hanté, entièrement nus, les grottes de la région. Les *Serranos*, les natifs de la Sierra Madre, connaissaient l'existence de ces gens pour avoir souvent vu leurs restes momifiés dans ces mêmes grottes.

Comme beaucoup de *Serranos*, Manuelito se déplaçait toujours à pied. Contrairement à la plupart de ses semblables, son pas n'était ni élégant ni léger. Il n'aimait rien tant que marcher la nuit, l'obscurité l'empêchant de se laisser distraire par le paysage. Il se parlait constamment à lui-même en arpentant les montagnes, et il n'était pas rare qu'il se trompe de chemin. Le pourquoi de son existence lui apparaissait clairement, mais la *tarea*, sa tâche quotidienne, restait un mystère à ses propres yeux. Il passait des journées entières à se disputer avec lui-même, à se donner du courage jusqu'à trouver la voie qu'il s'imaginait chaque jour de son existence.

Manuelito avait un visage d'enfant, avec un nez retroussé qui irriguait en permanence sa lèvre supérieure à grands coups de reniflements, un front têtue et sombre que soulignaient deux yeux enfoncés dans leurs orbites, une barbiche, d'un poivre épargné par le sel, qui n'atteignait jamais le stade de la vraie barbe. Il portait des vêtements dont personne ne voulait et ne se lavait pas, pour avoir oublié de se souvenir qu'il faut être propre. Fumeur et buveur invétéré, il n'avait jamais un sou pour se procurer alcool et tabac.

Juan Vogel et ses *vaqueros*, les occupants du ranch Avena, constituaient sa véritable raison de vivre. Parce qu'il était un cousin éloigné de Juan Vogel, Manuelito ne se

considérerait pas comme un domestique, mais plutôt comme un associé. Il recevait des gages en conséquence, c'est-à-dire qu'il n'était pas payé, obtenant de loin en loin un objet quelconque qui n'avait de valeur qu'à ses yeux, alors qu'il n'en avait plus à ceux de la famille Vogel.

À sa confusion récurrente, Manuelito avait une autre raison de vivre : la charge des ânes de l'hacienda de Juan Vogel, et son service auprès de l'intendant du domaine, Don Panchito Flores Valenzuela. Les deux vieillards s'appelaient entre eux *hermanito*, petit frère. On racontait que Don Panchito avait cent dix ans. Il se contentait le plus souvent de se réjouir de la compagnie de Manuelito, lorsqu'il ne s'en plaignait pas le reste du temps. C'est la raison pour laquelle Manuelito se sentait seul lorsqu'il croisa Adán Martinillo sur le chemin de Las Animas, où vivait Adán. Une fois de plus, Manuelito avait perdu sa route et sa raison d'être.

— *¡Hola, Manuelito!* le héla Adán. Qu'est-ce qui t'a tiré de l'ombre à une heure pareille ?

— Je suis inconsolable, répliqua Manuelito. Mon *burro* a cassé tous les œufs.

Adán constata que des traînées de jaune et de blanc coulaient à travers les interstices des casiers accrochés à l'*aparejo*, la selle de l'âne.

Adán prit le temps de réfléchir.

— Ne me dis pas que tous tes œufs sont cassés. Où les portais-tu ?

— Je transportais une centaine d'œufs à San Bernardo et ils se sont cassés. Je ne sais pas comment m'en sortir. Mon *burro* n'arrête pas de trébucher et de tomber. Il est malade et triste.

— La faim est une mauvaise maladie, approuva Adán en regardant l'intérieur des casiers où les œufs reposaient sur un lit d'herbe sèche. Tu aurais mieux fait de donner l'herbe à ton *burro* et d'utiliser des feuilles de chicorée pour protéger tes œufs. San Bernardo est à une journée et demie d'ici et le *burro* n'en peut plus. Conduisons-le

à Las Animas. On lui donnera du maïs et du *tasol*, des feuilles de maïs, pendant que je te servirai un café. Il sera temps d'aviser une fois qu'on aura compté les œufs qui ont survécu.

Les deux hommes conduisirent l'âne épuisé sur le chemin qui s'enfonçait dans le canyon de l'Arroyo Hondo. De grands perroquets *larros* s'éloignèrent au bruit en les abreuvant de reproches, puis ils entamèrent entre eux un dialogue mélodieux et les hommes les suivirent jusqu'à la maison d'Adán, à Las Animas. La nuit était tombée lorsqu'ils pénétrèrent dans le patio. Adán aperçut le visage grave de sa jeune femme, à la lumière de la cuisine. Elle ne lui adressa pas de sourire, le voyant arriver une fois de plus en compagnie d'un malheureux qui avait besoin de son aide. Elle prépara le café d'une main machinale. Ses traits impassibles reprochaient à Martinillo de s'être absenté toute la journée et de revenir avec un *burro* qui traînait la patte et un vieillard pauvre, simple d'esprit, mal lavé, mal rasé et négligé. Elle n'en accepta pas moins de s'occuper d'eux, faute de mieux, veillant soigneusement à feindre l'indifférence, comme chaque fois qu'elle en voulait à Martinillo. Elle n'était pas en colère. Elle avait écouté sa radio à piles en dansant, bougeant à peine les reins, les épaules et la tête au rythme de la musique, avant d'éteindre la radio pour que Martinillo ne sache pas qu'elle était heureuse. En le voyant arriver, elle avait accroché ses boucles d'oreilles en or. Martinillo était bon avec elle et ses garçons. Lucrecia l'aimait, mais un mois plus tôt, il s'était soûlé à la *lechuguilla*, le mezcal local. Elle l'avait traité de bon à rien, de cochon, de baveux et d'incapable. Elle commençait à s'adoucir tout en continuant à maintenir la distance aussi longtemps que possible, sachant que plus elle tiendrait, plus il se montrerait attentionné.

Lucrecia adressa un sourire à Manuelito en lui tendant un café. Elle servit son mari d'un air revêché et laissa transparaître dans ses yeux un sourire qui ne tarda pas à s'afficher sur ses lèvres. Martinillo avança la bouche de l'autre

côté de la table et elle lui répondit sur le même mode. Il afficha sa satisfaction et elle le caressa d'un regard amusé, à l'affût du moindre coup d'œil qu'il pouvait lui adresser. En le voyant s'occuper du pauvre Manuelito, elle sentit monter en elle un élan qui transforma ses jambes en coton, au point de croire un instant qu'elle allait devoir s'asseoir.

— Votre café est bon. Votre petit café, *señora*. Votre *cafecito*. Vous n'auriez pas une petite cigarette? demanda Manuelito. Je n'ai pas fumé de la journée. Vous fumez toujours? Moi, je fume toujours et j'aurais bien aimé fumer maintenant.

Sous le regard de son mari, Lucrecia s'approcha du placard et sortit une boîte de tabac de leur jardin, ainsi qu'une liasse de feuilles de maïs séchées. Elle prit le tout dans ses mains roses où brillait la bague en or offerte par Adán, des bracelets en or autour du poignet. De l'or tiédi au contact de sa peau et de la chaleur ambiante.

Manuelito arracha une feuille de maïs de la liasse, prit son couteau en fer-blanc, semblable à ceux avec lesquels jouent les enfants des villes, et découpa dans la feuille un rectangle parfait. Il l'humecta avec sa langue et l'examina soigneusement, à la recherche de défauts potentiels. Il étala sa salive sur la feuille et l'étala délicatement avant d'en tester la solidité et la régularité. Il prit dans la boîte une pincée des meilleurs grains, qu'il déposa sur la feuille, dessina une rangée de tabac régulière et la roula à l'intérieur de la feuille avant de la plier à son extrémité. Il alluma la cigarette au feu qui se consumait dans l'âtre et s'assit en tirant quelques bouffées.

— Je suis inconsolable, comme d'habitude, déclara-t-il.

— C'est normal, tu as vécu une nouvelle tragédie aujourd'hui, Manuelito. N'importe qui se sentirait découragé à ta place, répondit Adán qui adressa un sourire et un baiser à Lucrecia.

— Non! s'exclama-t-elle en détournant la tête dans un nouvel accès de coquetterie.

Manuelito moucha son nez humide.

— Oui, et le patron ne vient pas nous voir. Vogel, notre patron. La pluie non plus n'est pas là, contrairement à la faim. Mon *burro* est tombé en chemin et tout le monde va le payer. Mon petit frère, Don Panchito Flores Valenzuela, sera déçu.

— On verra une fois que tu te seras reposé un peu, le rassura Adán.

— Don Panchito doit penser que j'arrive à San Bernardo. Il ne se doute pas que je suis confortablement installé ici, alors que tous nos œufs sont cassés.

— Comment pourrait-on l'aider, Adán? s'inquiéta Lucrecia.

Adán sortit retrouver l'âne qu'il débarrassa de ses paniers en les posant par terre. Il tria les œufs un à un et sépara du reste ceux qui étaient intacts sous le regard inconsolable de Manuelito qui fumait. Adán entreprit de compter les œufs entiers.

— Il te reste trente et un œufs, Manuelito, dit-il. Je ne vois pas l'intérêt d'aller jusqu'à San Bernardo pour gagner six pesos. Tu y serais allé si tu avais pu récolter vingt pesos en échange de ta centaine d'œufs.

— Et je serais rentré avec du café et du sucre. Comment m'en tirer, à présent?

Adán s'accroupit et dévisagea Manuelito d'un air pensif. Lucrecia, inquiète au sujet du vieil homme, de ses œufs et de son âne, remplit à nouveau les tasses de café.

— J'ai deux *culecas*, deux pondeuses, se décida enfin Adán. La première a trois œufs, la seconde seulement deux. Si tu es d'accord, on pourrait donner tes œufs aux pondeuses, je te les rendrais une fois les poussins éclos.

— C'est le plus indiqué, approuva Manuelito. Mais il faut que j'en parle à mon *bermanito*, Don Panchito Flores Valenzuela. Il a toujours le chic pour me consoler.

— À ta place, je ne rapporterais pas les œufs jusqu'à Avena pour en discuter avec Don Panchito. Je suis persuadé qu'il sera d'accord avec moi. Je m'occuperai de tes œufs et de ton *burro* malade, tu n'auras qu'à prendre le mien pour aller consulter Don Panchito, à Avena.

— Tu ferais ça pour moi, Adán?

— Tu peux compter sur moi, Manuelito. Tes œufs seront en sécurité ici. Je vais soigner ton *burro*. Je ne manque pas de maïs et de *tasol*, je n'ai qu'une jument, un poulain, et mon taureau de labour à nourrir jusqu'à l'arrivée de la pluie. Si elle se décide un jour à tomber.

— Avec l'aide de Dieu, soupira Manuelito.

— Grâce à Dieu, confirma Lucrecia. Tiens, voici les garçons avec El Toro Buey.